

Les Jerbiens en Tunisie Réminiscences d'un sociologue allemand devant une recherche inachevée

par Wolfgang Slim FREUND

La première partie de ce texte est la traduction, que j'espère fidèle, de la *Zusammenfassung* (synthèse) concernant mon étude *Die Djerbi in Tunesien. Soziologische Analyse einer nord afrikanischen Minderheit* (Les Jerbiens en Tunisie. Analyse sociologique d'une minorité nord-africaine), parue aux éditions Anton Hain à Meisenheim/Glan (RFA) en 1970. Jugant cette synthèse (pp. 114-125 dans le livre allemand) toujours d'actualité par son approche théorique et pour ses conclusions, il m'a paru utile de la traduire sans retouche. Je voudrais néanmoins préciser ce qui suit.

Le chercheur de 1967-1968 (phase de la documentation) et l'auteur de 1970 (année de la publication) partait, à l'époque, d'une vision plutôt favorable de l'univers socio-culturel de l'Occident, auquel il crut reconnaître une fonction centrale pour le démarrage du développement dans le Tiers-Monde, y compris la Tunisie. Toutes mes publications des mêmes années en témoignent (1).

Bien sûr, je ne les renie pas, je ne m'en départis pas, je les assume puisqu'elles font partie de mon patrimoine intellectuel. Or, le lecteur attentif y trouvera parfois des positions critiques, équivalant à un parti pris délibéré, devant des con-

(1) Par exemple Wolfgang Slim FREUND, « Unterentwicklung in strukturalistischer Sicht », in René KÖNIG, Günter ALBRECHT, Wolfgang FREUND, Dieter FRÖHLICH éd., *Aspekte der Entwicklungssoziologie*, Cologne/Opladen (RFA), 1969, p. 517-551.

figurations civilisationnelles de *l'Islam historique* tel qu'il est vécu dans le monde arabo-musulman depuis des siècles.

J'ai évolué entre-temps, intellectuellement et individuellement parlant. Ayant passé de longues années de la décennie 1970 en convivialité étroite avec des Musulmans et en terre d'Islam (Égypte), je continue pour l'instant à vivre de la même façon (Tunisie). Musulman moi-même, de texture « judéo-chrétienne » bien entendu, vu mes assises socio-culturelles en Occident, j'ai néanmoins fini par « sentir » l'Islam à partir de son essence, à faire mienne sa spiritualité. Ce qui fait qu'aujourd'hui je ne me reconnais plus entièrement dans plusieurs opinions d'époque défendues à l'égard de l'Islam, et parfois de façon contradictoire.

Tout en maintenant ma conviction qu'il y a une rupture malheureuse entre *l'Islam fondamental* et *l'Islam socialement vécu*, qu'il y a aussi « problème » entre cet *Islam socialement vécu* et *le défi du sous-développement*, je crois que les lendemains meilleurs sont toujours possibles. L'Islam dynamique, égalitaire, juste et d'avant-garde n'est pas un château en Espagne ! Il s'agit d'une potentialité dont est fécondé l'avenir. Mohamed Mahmoud Taha, ce martyr authentique et « frère du Crucifié, mon frère » (2) en est certainement un précurseur, un annonciateur.

Je précise toutefois que mon islamité personnelle ne saura jamais se dresser contre mes propres origines occidentales. Je crois à la complémentarité de nos univers socio-culturels et religieux, et je refuse tout projet dominateur, d'où qu'il vienne ! Les Khomeiny et autres « fondamentalistes » m'inspirent de l'horreur. Je crois au dialogue, à l'interpénétration, aux « mariages mixtes » aux sens propre et figuré.

J'ai découvert l'Islam comme étant *le principe de tolérance existentielle* ; tant que je perçois cette tolérance existentielle comme réelle et opérante, je resterai fidèle à l'Islam.

(2) Voir le témoignage de Henri COUDRAY, « Mahmoud Taha tel que je l'ai connu », in *Jeune Afrique*, n° 1271 (22 mai 1985), p. 66-67.

Que le lecteur veuille donc apprécier les réflexions critiques de ce premier texte plus ancien comme étant désormais dépassées. Si je les publie, c'est pour faire mieux ressortir l'évolution qui fut la mienne, en même temps, d'ailleurs, que la relativité des thèses sociologiques européennes pour saisir la contenance profonde de l'Islam.

La deuxième partie du présent texte tend à ouvrir d'autres horizons à propos de ce que j'écrivais jadis au sujet des Jerbiens à Jerba et en Tunisie. Il s'agit d'interrogations souvent pragmatiques qui n'avaient pas trouvé tout leur poids dans l'étude de 1970. D'où cette épithète de « recherche inachevée », qui attendra par conséquent une élaboration plus approfondie et plus détaillée.

I. AUTOUR DES THÈSES DE MAX WEBER (texte de 1970)

Je ne cache pas que, dès le premier jour où s'éveilla en moi le désir d'écrire une étude sur les Jerbiens en Tunisie je fus conduit par une idée fixe : porteur du préjugé typiquement occidental qui consiste à croire que, au plus tard depuis Max Weber, l'existence d'une relation intensive entre éthique religieuse et capacités économiques aurait été démontrée, je scrutais l'horizon à la recherche d'un exemple exotique probant.

« Le mot vedette était là et on le saisit au passage comme une balle, et pendant que les uns s'extasiaient à prouver que le capitalisme était né de l'esprit de la Réforme, d'autres, et avant tout le compagnon de route de Weber, Werner Sombart (3), découvraient, avec une virtuosité touchant à la parodie, toujours d'autres pères, toujours d'autres capitalismes : capitalisme à ses débuts, à son apogée, à son déclin, capitalisme agraire, industriel, commercial et d'État, engendrés par la guerre — du reste mère déjà en toutes choses —, par le luxe au lieu de l'ascèse puritaine, par les Juifs et les Méliques au lieu des Calvinistes qui craignaient Dieu... » (4).

(3) Voir WERNER SOMMART, *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, Leipzig, 1911 (note de WSF).

(4) Herbert Lüthy, *In Gegenwart der Geschichte*, Cologne-Berlin, 1967, p. 43

S'offrait la Tunisie, avec laquelle, depuis des années, j'étais en rapport sur le plan scientifique pour de tout autres motifs (5). Ses épiciers jerbiens, dont l'élite avait très vite accompli une métamorphose du concept « d'élite quantitative » en « élite qualitative », semblaient offrir un exemple pertinent. Je n'avais pas tout d'abord tellement en tête l'aspect religieux, tout simplement parce que très peu d'éléments dans le comportement quotidien des Jerbiens de Tunis dénotaient une attitude éthique fondée sur des croyances religieuses. Ils vivent comme tout le monde, ils ne prêchent aucune sorte de superstructure idéologique quand ils en viennent à parler de leur existence en Tunisie en tant que Jerbiens. Ils mènent une vie modeste, une vie d'économie, et pour cette raison parviennent à la prospérité; mais rien - pas une seule déclaration personnelle ! - ne peut laisser soupçonner que la raison profonde de leur succès dans les affaires soit de nature transcendante.

Il en fut soudain autrement, lorsque je fis mieux connaissance avec le hâriğisme pratiqué à Jerba et que je rencontrai le slogan, si usité en sciences sociales d'Afrique du Nord, de « puritains de l'Islam ». Plus devenaient claires pour moi les relations historiques, linguistiques et ethniques qui allaient de l'île de Jerba à la vallée du Mzab en Algérie, plus s'affermait ma croyance en un authentique « cas Weber » qui se formait ici loin de mes yeux. Captivé, je gardais les yeux fixés sur l'activité commerciale des Mzabites, au nord de l'Algérie, et je les voyais animés des mêmes forces motrices que les puritains de Max Weber dans l'Europe protestante. Je cherchais les mêmes motivations chez les Jerbiens, présumant que l'élément hâriğite parmi eux était à coup sûr responsable de la réussite économique de toute la minorité. Un cas classique de vulgarisation des thèmes de Max Weber semblait se préparer.

(5) En 1962-63 j'avais séjourné en Tunisie durant plusieurs mois préparant une étude sur les réformes scolaires intervenues après l'indépendance de 1956.

Cette identité apparente entre la morale hâriğite nord-africaine et l'éthique protestante me paraissait cependant bien curieuse. Dans une conformité sautant tellement aux yeux, quelque chose pouvait ne pas aller, d'autant plus que cette soi-disant conformité repose sur des processus historiques qui n'ont tout simplement rien de commun. Entre le Hâriğisme islamique et la Réforme chrétienne il n'y a aucune congruence de temps, de lieux ou de personnes, et encore moins entre leurs effets socio-économiques possibles.

Max Weber « fit ressortir que le capitalisme serait apparu même sans le protestantisme et, bien plus, qu'il est en fait apparu sans celui-ci dans beaucoup de cultures; et qu'il n'apparaîtrait pas et n'est pas apparu non plus là où ce qu'on appelle les conditions « objectives » n'existaient pas au préalable. Il ne contesta pas que divers autres systèmes d'éthique religieuse fussent très proches de celui du protestantisme réformé, mais insista sur le fait que les motivations psychiques qu'ils contenaient étaient essentiellement autres. Pour lui, c'était l'Ethos qui en résultait chez les individus qui était important, et non les sermons et les abrégés théologiques, et cette éthique fut unique en son genre dans le protestantisme réformé, pour toutes sortes de raisons » (6).

Ce qui a été en Europe le résultat d'une décadence morale et religieuse à l'intérieur de l'Église, et qui tomba comme une rafale sur l'Église établie après quinze siècles de christianisme, fut dans l'Islam un mouvement séparatiste ayant lieu déjà pendant le premier siècle de croissance, sans ce large éventail de motivations qui avait érigé l'édifice de la Réforme.

Si Max Weber a raison en formulant l'hypothèse que l'esprit du protestantisme aurait été à l'origine des formes économiques modernes et aurait favorisé leur essor, dans ce cas cela peut passer, car ces processus ne remontent pas trop loin dans le temps. Bien qu'ici aussi j'émette des réserves de principe sur l'aspect concluant des conceptions wébériennes. Com-

(6) Ephraïm Fischhoff, « Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus, die Geschichte einer Kontroverse », in Max Weber, *Die protestantische Ethik II, Kritiken und Antikritiken*, Munich-Hambourg, 1968, p. 360.

WOLFCANG SLIM FREUND

ment se fait-il que les prétendues « vertus capitalistes » aient été en pleine floraison en Italie, par exemple, dès avant la Réforme, et que le capitalisme pensant production et investissements n'ait pris sa forme propre qu'avec le début de la révolution industrielle, c'est-à-dire vers la fin du 18ème siècle ?

« Ma première question, écrit Friedrich TENBRUCK, était celle-ci : y a-t-il quelque chose qui ressemble à des « principes économiques » ? Bien sûr, nous savons que l'activité économique de l'homme ne se situe pas seulement sur le plan matériel, qu'il l'accompagne de réflexions, d'opinions, de motivations et de sentiments. Mais justement, on ne peut parler de principes économiques que quand ces processus intérieurs présentent une certaine consistance. Il me semble que Max Weber et les auteurs de ce genre ont surestimé l'unité des activités économiques, ce que Weber aurait peut-être expliqué lui-même par sa méthode des « idéal-types ». A la lumière de l'inventaire qu'on a établi des comportements économiques dans les pays en voie de développement (qui est infiniment plus complet, direct et précis que notre savoir sur les catégories historiques de comportements en Europe), la conception wébérienne des principes économiques semble quelque peu douteuse. Aujourd'hui, nous ne sommes plus surpris d'entendre dire, pour prendre un exemple, qu'une activité économique rationnelle ne peut aller de pair avec la consultation des diseurs de bonne aventure, comme cela a été prouvé à de multiples reprises pour les entrepreneurs asiatiques (et aussi du reste pour de nombreux entrepreneurs européens) » (7).

Sans m'arrêter davantage à ces considérations, je renvoie simplement au monde maraboutique de fantômes des Jerbiens et des Mzabites (8). En ce qui concerne maintenant les Musulmans hâriğites, plus je me familiarisais avec les détails de la problématique, plus il me semblait douteux qu'une variante de l'Islam vieille de 1400 ans possédât une puissance de choc capable de produire cette « certaine consistance » au sens cité ci-dessus, et de pousser par là les Jerbiens comme les Mzabites à agir en pionniers économiques. Car le schisme, militant au début, avait donné une secte repliée sur elle-même,

(7) Friedrich TENBRUCK. « Die Rolle der Wirtschaftsgesinnung in der Entwicklung », in *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, 3/1968, p. 570.

(8) Pour ce qui est des Jerbiens, voir le chapitre « Aberglauben auf Djerba » (Croyances magiques à Jerba), dans mon étude allemande, p. 68-73.

dont les membres les plus intellectualisés ont pour occupation favorite de fouiller leurs propres galeries d'ancêtres et d'essayer de démontrer quel grand nombre d'érudits islamiques l'île de Jerba aurait hébergé au Moyen-Age (9).

Il ne faudrait pas méconnaître non plus le fait que « l'éthique protestante », extrait idéologique d'un mouvement populaire en quelque sorte, ait pu connaître une diffusion totalement sans rapports avec celle du hâriğisme islamique. L'érudition et la rationalité islamiques furent toujours - ceci vaut pour les hâriğites dans la même mesure que pour les Musulmans purement et simplement - à leur place dans les tours d'ivoire, même si des auteurs comme Sigrid HUNKE (10) veulent à toute force nous persuader du contraire. Au Moyen-Age, les cercles érudits du Caire, de Damas ou de Bagdad, se consacraient à huis clos à l'étude de la science dans l'Antiquité grecque et de la pensée aristotélicienne. Le peuple islamique, le vulgaire, restait pendant ce temps sans aucun progrès, prisonnier des mythes pré-islamiques et des contraintes collectives.

« Les plus nobles conquêtes de la civilisation islamique restaient limitées à un cercle relativement restreint, et même un Ġazâlî jugeait indispensable de soustraire une partie de son enseignement aux oreilles non initiées des masses » (11).

Toute diffusion était ainsi refusée aux fruits spirituels de l'érudition islamique, comme c'est presque toujours le cas pour les produits intellectuels des élites de beaux esprits.

La pensée protestante était, en revanche, une pensée populaire. Déjà Marçin Luther se plaisait à dire qu'il « regardait le peuple en pleine gueule », lorsqu'il traduisait la Bible en allemand. Ainsi les idéologues de la Réforme et « l'homme

(9) A titre d'exemple Sadok BEN MARZOUK, « A'lâm min Ġirba, Abû 'Amr al-Nimili », in *Al-Sabâh*, 14 mars 1968.

(10) Sigrid HUNKE, *Allahs Sonne über dem Abendland*, Stuttgart, 1960, et Francfort/Hambourg, 1965. Une traduction française de ce livre existe sous le titre « Le soleil d'Allah brille sur l'Occident ».

(11) Gustav E. von GRUNBAUM, *Der Islam in Mittelalter*, Zurich 1963, p. 435.

de la rue », comme on dirait aujourd'hui, formaient une véritable communauté placée sous le signe d'un soulèvement commun contre une Église catholique devenue archaïque et frivole (12). \surd

A ces soupçons quelque peu métaphysiques se joignirent des données concrètes. Ainsi les chiffres de René Stablo (13) prouvent sans ambiguïté que les Jerbiens de foi hâriгите font preuve de moins d'initiative dans les affaires que les mâlikites orthodoxes, que ne tourmente aucune espèce d'idée d'ascétisme. A l'encontre de ceci va le fait que les Mzabites, tous hâriギリス, ont fait fortune comme marchands dans le nord de l'Algérie et même en France. Mais, d'un autre côté, on ne sait pas si les Mzabites ne seraient pas encore beaucoup plus habiles, si dans la vallée du Mzab habitaient aussi des mâlikites. Quoi qu'il en soit, on ne peut déduire ni des chiffres de Stablo, ni de la recherche sur les Mzabites que l'on mène précisément en France à une très grande échelle, que les hâriギリス nord-africains auraient développé une sorte « d'ascèse temporelle », au sens wébérien des formes européennes de capitalisme ou de toute autre efficacité économique. Les aspirations des Jerbiens au succès économique induisent ici l'observateur en erreur, avant tout aussi parce que le capitalisme jerbien en Tunisie revêtait certains traits « modernes », par exemple la disposition à ne pas seulement acquérir un capital pour finir par le gaspiller ou le placer en or, mais aussi dans certaines limites - à la vérité modestes - pour le réinvestir et créer par là un nouveau capital. Mais le saut dans la production, les Jerbiens n'avaient pas osé le faire. Leurs affaires étaient des commerces, et même la famille Ben Yedder avait percé la planche là où elle était le plus mince.

(12) Il n'est pas sans intérêt de se rappeler que la force mobilisatrice première du communisme révolutionnaire, comme celle du fascisme italien ou du nazisme allemand, fut toujours cet alliage détonateur « idéologie plus peuple ».

(13) René STABLO, *Les Djerbiens*, Tunis/Paris, 1941. Cette étude empirique et statistique d'un ancien contrôleur civil français a été rééditée en 1984 par les soins de l'Association de Sauvegarde de l'île de Jerba, Houmt-Souk.

Ils fondèrent des magasins, des pâtisseries et des restaurants et devinrent richissimes grâce au plaisir que prenaient leurs concitoyens à bien manger. Mais d'usines, les Ben Yedder n'en bâtirent point. Enfin nous savons, au plus tard depuis le travail très complet de Pierre Pennec, que les corporations professionnelles de Tunis (14), que la structure des corporations, encore complètement intacte jusqu'à une époque récente dans la médina de Tunis, avait empêché toute introduction d'initiatives individuelles capitalistes. Même les Jerbiens étaient obligés d'observer les règles du jeu, ce qu'ils ont effectivement fait, les tableaux de Stablo le prouvent. De plus, j'ai obtenu par sondage le résultat suivant : les épiceries les mieux assorties de Tunis appartenaient toutes à des Jerbiens mâlikites, par conséquent à des commerçants qui révérent en Allah une puissance dont les lois, certes, existent, mais ne sont pas forcément applicables sans lacunes à la vie quotidienne. Certes, le mâlikite est, d'après Bouhdiba (15), un formaliste, mais les maximes religieuses d'après lesquelles il serait prêt à vivre sont plutôt floues et confuses. Cela ne faisait, par exemple, rien du tout aux Jerbiens mâlikites de vendre même du jambon et des boissons alcoolisées dans leurs magasins; l'avantage économique de pouvoir servir la clientèle non-musulmane, c'est-à-dire la plus riche de l'époque (avant l'Indépendance), faisait taire tous les scrupules religieux. Il en était autrement des wahâbites et des ibâçlites. Dans la mesure où ils tenaient des commerces d'épicerie - Stablo nous montre qu'ils se spécialisaient le plus souvent dans le commerce du drap ou dans la mercerie -, ils ne vendaient que des produits alimentaires dont le simple contact n'était pas, comme pour la viande de porc, le vin rouge ou la bière, déjà *harâm*, c'est-à-dire interdit.

Tout ceci m'amène à reconnaître que, en ce qui concerne

(14) Pierre PENNEC, *Les transformations des corps de métiers de Tunis*, Tunis, 1964.

(15) Abdelwahab BOUHDIBA, « L'Islam maghrébin, essai d'une typologie », dans *Revue Tunisienne des Sciences Sociales*, 4/1969, p. 9.

les Jerbiens en Tunisie, et vraisemblablement aussi les Mzabites en Algérie, le modèle wébérien de religion et conduites économiques ne donne rien. L'Islam et le commerce des sardines sont deux choses trop différentes pour que l'on puisse y accrocher une théorie du succès économique.

Reste la question à laquelle je n'ai pas encore répondu : comment se fait-il que les Jerbiens et les Mzabites aient pu monopoliser effectivement certaines branches économiques de leurs pays ? Quelles sont les véritables forces qui les poussent à devenir de si habiles commerçants ?

Une remarque de René König me fournit une idée : il avait été captivant pour lui, au moment du régime hitlérien, d'observer le comportement des émigrés allemands en Suisse, qui étaient en même temps ses compagnons d'infortune. Tout se passait comme si les nombreux Juifs allemands et autres Allemands émigrés se mettaient très vite à cultiver une sorte de conscience d'élite qui leur permettait de devenir particulièrement actifs et d'accomplir d'extraordinaires performances professionnelles. Il en a été certainement ainsi des émigrés aux États-Unis. Apparemment, le processus qui consiste à être rejeté de son pays natal, hors de chez soi, porte en lui-même quelque chose de fructueux dès l'instant où au déracinement succède un réenracinement dans un milieu nouveau et étranger. Les êtres ainsi réunis au hasard, peut-être bien moyens à l'origine, découvrent en eux des forces de travail et de solidarité qu'ils n'auraient jamais soupçonnées, de sorte que, soudés en minorité, ils peuvent s'élever au-dessus de la moyenne. Je suppose - pour donner un exemple supplémentaire et sans le moindre jugement de valeur en ce qui concerne le conflit qui l'oppose à son environnement islamo-arabe - que l'extraordinaire vitalité de l'État d'Israël constitue un cas tout à fait semblable.

« Qui, parmi les nombreux sociologues qui durent émigrer, et notamment parmi les plus jeunes, a eu l'opiniâtreté et l'énergie intellectuelle et morale de ne pas se laisser paralyser par les exigences

de la vie quotidienne, mais de s'accrocher aux ambitions scientifiques de la jeunesse ? Nous verrons du reste plus tard que tous les émigrés ont, sous la pression des circonstances, changé leur attitude intérieure dans la mesure où ils se sont définitivement évadés des tours d'ivoire d'une existence académique protégée au vieux sens de l'expression. Ils sont tous devenus plus directs, plus droits, à l'occasion aussi plus agressifs ... L'existence des émigrés a quelque chose de la vie de pionnier évoluant le long d'une frontière hostile » (16).

La question se pose logiquement de savoir si des motivations de cet ordre ne peuvent pas résoudre l'énigme des succès commerciaux des Jerbiens et des Mzabites. Ces hommes sont-ils des émigrés qui veulent se maintenir sur un sol étranger et en sont capables ?

« Les habitants du Mzab, écrit Maxime ROBINSON, groupe d'oasis au sud de l'Algérie, appartiennent à la secte musulmane des Abâdites ou Ibâdites (arabe : *abâdiyya* ou *ibâdiyya*). Tous ceux qui les ont étudiés ont été frappés par leur ressemblance à maints égards avec les calvinistes placés par Weber à l'origine du capitalisme. Le terme de « puritains de l'Islam » pour les désigner est devenu banal. Les Mzabites travaillent avec une ardeur inlassable au maintien des palmiers dans une région désertique, ce qui exige un effort incessant. Mais ce sont surtout des commerçants qui, dans toute l'Algérie et au-delà, amassent des fortunes souvent considérables par une application incessante au trafic des marchandises et au prêt à intérêt. Or, il faut souligner (contrairement à ce qui a été dit parfois) que la dogmatique religieuse de ces capitalistes typiques ne présente guère d'originalité décisive par rapport à l'Islam en général sur des points pertinents qui pourraient servir à expliquer la nature de leur activité ... En particulier, la position abâdite sur le problème de la prédestination n'est pas différente de celle des autres musulmans. Du point de vue du droit religieux, sur l'économie, s'ils prêtent à intérêt, c'est en utilisant des *hilas* (17) bien connues dans les autres nuances de l'Islam. On ne peut chercher le secret de leur dynamisme économique particulier que dans leur position de minorité idéologique, dans leur volonté de maintenir un particularisme appuyé sur une cohésion

(16) René KÖNIG, « Die Situation der emigrierten deutschen Soziologen in Europa », in *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, XI/1959, p. 120.

(17) Terme arabe désignant les subterfuges interprétationnels, mi proscrits, mi admis, susceptibles de contourner une loi trop lourde pour être appliquée dans toute sa sévérité (note de WSF).

WOLFGANG SLIM FREUND

très forte ; cette volonté de cohésion aboutit à donner une importance particulière chez eux aux clercs, aux connaisseurs en loi religieuse, qui surveillent de près le comportement moral de leurs ouailles, leur austerité quant aux mœurs, etc., et cela est une garantie qu'elles ne se laisseront pas entraîner à la paresse, à la dissipation, à la prodigalité somptuaire. Il y a là un phénomène propre aux minorités idéologiques et qui se trouve ailleurs en Islam, par exemple chez les Ismâ'iliens, sans parler de ce qui se passe dans les autres religions » (18).

Maintenant, si surgissent indubitablement ici des traits qui permettraient d'établir un parallèle avec l'ascèse temporelle au sens de Max Weber, nous ne devons cependant pas oublier que ce serait simplifier grossièrement Max Weber que de lui faire dire qu'il reconnaît des forces économiques de production à toutes les religions qui ont développé l'ascèse à un degré plus ou moins intense. Ceci est faux. Max Weber voit dans le protestantisme une émanation de la rationalité européenne - c'est exactement la position de Werner Sombart sur le rôle du judaïsme contemporain - et cette rationalité engendra une variante de la foi chrétienne, qui ensuite, de son côté, *post festum*, donna l'ascèse temporelle. On pourrait dire, en utilisant un mot logiquement parfait, que la Renaissance, déjà tournée vers le rationnel, a engendré les nouvelles formes de l'économie européenne « par Réforme et Calvinisme interposés »

« Toute l'oeuvre énorme de Weber - histoire de la société, de la culture, de la religion -, même lorsqu'elle étudie l'histoire agraire de l'Antiquité ou la société de castes indienne, tend toujours en dernière analyse à élucider le grand problème central qui occupa sans cesse l'auteur : l'unicité historique de la société occidentale moderne; et quand nous lisons bien l'oeuvre, nous découvrons que Weber désigne tout bonnement par le concept de capitalisme ou d'esprit du capitalisme la structure interne de cette civilisation occidentale et ses lois propres, desquelles on peut « idéaltypiquement » déduire le contexte sémantique de toutes ses manifestations; non seulement son organisation économique, mais son système juridique, sa structure politique, sa science et sa technique institutionnalisées, sa musique et son architecture imprégnées d'esprit mathématique, ses principes écono-

miques, discipline au travail et esprit de calcul, ne représentent qu'une *pars pro toto* du type entier de civilisation, et le mot clé de Weber est : rationalité qui pénètre toutes les sphères du comportement social, l'organisation du travail et de l'entreprise comme la science positive, le droit et la loi comme la philosophie et l'art, l'État et la politique comme l'organisation de la vie privée; une rationalité qui, par sa dynamique interne, étouffe progressivement toutes les résistances de nature humaine et irrationnelle, la magie et la tradition, l'instinct et la spontanéité, ou du moins y met un frein, et qui pour la première fois avança avec la Réforme jusqu'au coeur des motivations humaines, dans la foi religieuse elle-même, la dépouilla de tous ses sombres accessoires mystiques - image, culte, tradition -, et l'appuya sur une base accessible à la raison critique et vérifiable pour elle comme étant une vérité authentique : la Sainte Écriture » (19).

Il serait tout simplement abstrus de vouloir prétendre à la présence dans la foi hârigite et dans l'Islam en général d'un principe de rationalité tel qu'il se dégage d'une analyse sociologique des sociétés européennes. En examinant les superstitions des Jerbiens (20), j'ai découvert que leur texture psychique est bien loin d'être pénétrée tout entière par un principe de rationalité, comme l'est notre modèle européen. C'est pourquoi, avant de livrer le lecteur à des conjectures d'ensemble sur les véritables causes de leur succès économique (et aussi de celui des Mzabites), je veux encore essayer de voir où se situent les obstacles qui, jusqu'à nouvel ordre, obstruent aux Musulmans le chemin d'une modernité à l'européenne. Je suis un peu ici les développements que Jacques Austruy a mis en discussion dans un travail bref et concis (21).

Tout ceux qui voyagent dans les pays arabo-musulmans sont surpris de constater que la plupart des Arabes - et je dis cela sans jugement de valeur ! - possèdent dans leur être quelque chose d'indéfinissable. Au coeur de la collectivité arabo-musulmane les contours de l'individu, du moi per-

(19) Herbert LÜTHY, op. cit., p. 44.

(20) Voir note 8.

(21) Jacques AUSTRUY, *L'Islam face au développement économique*, Paris, 1961.(18) Maxime ROBINSON, *Islam et capitalisme*, Paris, 1966, p. 127.

sonnel, restent difficiles à saisir. Cela semble dû à une série de facteurs que l'on peut essayer d'identifier comme suit.

Le mot « islam » signifie obéissance (totale) et par là soumission à la volonté de Dieu. Une relation de partenaires entre Dieu et l'homme, comme celle que la doctrine chrétienne privilégie dans toute sa théologie, n'existe pas en Islam. Un créateur transcendant devant qui l'homme est ignorant, totalement impuissant, asservi aux lieux. A tel point qu'aux yeux de certains musulmans celui qui encourage l'homme à l'action, à la pensée, à la création artistique commet l'erreur de vouloir diviniser l'homme. De nombreux penseurs musulmans ont hésité à voir dans le déroulement de l'action humaine les catégories de cause et d'effet.

Le profil de l'individu en milieu arabo-musulman est aussi conditionné, à mon avis, par l'obligation, théologiquement fondée, qui lui incombe de vivre en consonance avec la communauté religieuse, la tribu, la grande famille, obligation qu'il accepte. Qui dans ses décisions doit toujours tenir compte de quelques douzaines de coreligionnaires et de parents ne trouve que difficilement une ligne claire dès qu'il faut se décider. De se sentir lié à une grande famille vieille de plusieurs siècles peut aisément bloquer le développement indépendant de la personnalité, au sens du *selfmademan*. Et sans un haut degré d'individualisme il ne peut y avoir de type entrepreneur tel que le définissait Schumpeter (22). « Aucun peuple ne peut précipiter le volume-temps qui lui est assigné, ni ne peut le différer » (23).

Le musulman qui prend ainsi conscience de son impuissance à façonner le monde se rabat économiquement sur des affaires occasionnelles qui n'ont rien à voir avec les plans d'investissements à long terme pratiqués par l'industriel

européen. A cela s'ajoute que la plupart des hommes d'affaires musulmans ont l'habitude de prendre leurs précautions contre toutes les escroqueries possibles et manifestent ouvertement leur crainte devant le risque inhérent aux affaires. Il leur manque cette morale du joueur des grands investisseurs européens ou américains, qui risquent une mise en étant pleinement conscients qu'ils peuvent perdre ou gagner. On sait que le Coran interdit toute forme de jeu de hasard.

L'Islam ne connaît pas de péché originel. Cela aussi a une influence sur le comportement. Les préceptes de morale chrétienne, et très particulièrement la conception calviniste de la prédestination qui peut se manifester dans le succès terrestre, ne constituent au fond qu'une vaste tentative pour libérer l'homme d'une telle hypothèque. En Islam, puisqu'il n'y a pas de péché originel, il est superflu d'employer des méthodes pour en triompher. Prométhée et Faust n'étaient pas des musulmans.

Je répète encore une fois ici que toutes les conditions que je viens d'esquisser traduisent une conscience collective où un principe de rationalité à l'européenne se sentira mal à l'aise. Mais il ne s'agit pas, pour moi, de verser dans la critique socio-culturelle de l'Islam. J'ai simplement recouru à quelques-unes de ses catégories afin d'expliquer pourquoi je renonce définitivement à utiliser l'ascèse temporelle de Weber comme critère susceptible d'expliquer les succès commerciaux des Jerbiens et des Mzabites. Ils sont musulmans. En tant que tels on ne peut pas les mesurer avec les catégories wébériennes; qu'ils soient hâriçites ou malékites me semble sans aucune importance. On est obligé d'accepter cela sans la moindre illusion. Au fond je n'ai rien fait d'autre que d'essayer de montrer que les analogies partielles et des structures fondamentales paraissant identiques quant à quelques indices trompeurs, ne suffisent pas à prouver que deux phénomènes, qui sont de soi étrangers l'un à l'autre, soient de même nature. Nous aurions besoin d'un quelconque fait social, poli-

(22) Joseph A. SCHUMPETER, *Capitalism, Socialism and Democracy*, New York, 1942.

(23) Traduit d'une édition arabo-allemande du Coran parue à Zurich en 1959 sous la direction de Hazrat Mrza Bashir-Ud-Din Mahmud Ahmad.

tique, historique ou religieux qui soit le même chez les puritains chrétiens et les musulmans hârigites pour pouvoir dire que la théorie wébérienne des capacités des ascètes temporels est valable aussi en Afrique du Nord. Peut être une ascèse superficielle, qui ne veut rien dire d'autre qu'une épargne économique, entre-t-elle effectivement en jeu chez les Jerbiens et les Mzabites. C'est apparemment le cas. On dit que tous les hommes de Jerba sont de considérablement meilleurs cuisiniers que leurs femmes, tout simplement parce que, durant les longues années d'ascension commerciale qui signifiaient en même temps pour eux une époque de privations et de séparation d'avec la famille, ils devaient préparer leurs repas eux-mêmes, de la façon la plus modeste, derrière le comptoir de l'épicerie. Et les vêtements négligés, souvent sales, du Jerbien dans son magasin ! Il ne se rasait aussi qu'une fois par semaine, pour économiser les lames. En outre, il est connu pour sa façon chiche, peu orientale, quand il reçoit des invités. Ce sont là les traits d'une ascèse qui vient d'une gêne économique immédiate et de la volonté de monter. Mais il ne se cache derrière cela aucun principe de rationalité telle que la conçoit Weber. On placerait ici derrière la conduite des Jerbiens un mobile totalement inadéquat.

Il manque tout simplement au phénomène des Jerbiens, et probablement aussi à celui des Mzabites, cette dimension historique saillante qui pouvait prêter à la théorie wébérienne de l'efficacité des puritains une telle force de persuasion.

La question revient par conséquent - et je semble vouloir retarder par des digressions le moment où j'y répondrai - de savoir pourquoi les Jerbiens et les Mzabites ont pu réussir économiquement. A l'occasion de quoi je souligne encore une fois que le succès des Jerbiens semble être plus rapide que la réussite des Mzabites.

Pour trouver la réponse à mon problème, je veux - malgré ce qui a été dit tout à l'heure des fausses conclusions d'ana-

logies - amorcer une comparaison qui me ramène à la pensée de Weber, mais cette fois par le détour d'une critique nuancée telle que l'a pratiquée Herbert Lüthy.

« Ce ne furent pas les originaires protestants ou protestantisés de gré ou de force des pays d'Europe gagnés par la Réforme qui constituèrent - comme le prétendait la sociologie religieuse de Max Weber et de ses disciples - le ferment du développement intervenant ici (vers le capitalisme moderne), mais les émigrants de la sphère d'influence de la Contre-Réforme, Italiens d'abord à Genève et dans la Confédération Helvétique, Flamands dans toute l'Europe et au-delà de la mer, qui, en tant que réfugiés souvent mal acceptés, apportaient leurs capacités d'entreprise, leurs formes d'organisation et techniques du commerce lointain, de la manufacture et de l'exploitation des mines, leurs connaissances artisanales et intellectuelles, et leur activité dédoublée par l'obligation de prendre un nouveau départ. Ces immigrants, qui fuyaient l'atmosphère sociale et intellectuelle de leur ancienne patrie, devenue écrasante, n'étaient pas tous des réfugiés religieux, et tous les réfugiés religieux n'étaient pas protestants. A leur groupe appartenaient aussi des Juifs ibériques, chassés par l'Inquisition espagnole (qui avait gagné le Portugal) vers la Hollande, l'Angleterre, Hambourg, ou vers les tolérants pays musulmans de la Méditerranée ... Ce fut peut-être la fantastique erreur de cette discussion qui se mordait la queue sur le rôle du Protestantisme, de n'avoir tout simplement pas vu le rôle de la Contre-Réforme, qui était bel et bien aussi une réforme et à sa façon la fin de l'ancienne Catholicité » (24).

Où se trouve ici la « pierre de touche » pour les Jerbiens ? J'ai inséré dans mon étude l'histoire de l'île (25) pour pouvoir répondre à cette question. Il y apparaît que l'opposition hârigisme-malékisme, en d'autres termes la rivalité entre les Berbères et les Arabes, fut liquidée très tôt, c'est-à-dire au 11^{ème} siècle, et ne fut plus source d'aucune aventure dans le devenir historique. Des ennemis communs aux deux orientations confessionnelles, les marins chrétiens qui arrivaient par la Méditerranée pour forcer la place, prirent la relève. Combien de renégats l'île a-t-elle hébergé après la défaite de

(24) Herbert LÜTHY, op. cit., p. 65.

(25) Voir le chapitre « Djerba : Historische Wurzeln » (Racines historiques) dans mon étude allemande, p. 45-60.

1560 ? On ne le sait pas ; mais le nombre a dû en être considérable, si on se reporte à des événements semblables survenus en d'autres points de la côte nord-africaine. Aux 16ème et 17ème siècles vinrent s'y ajouter les Turcs, deux cents ans plus tard encore des centaines de Maltais, et, à la fin du 19ème siècle, l'occupation française. Mais tout au début, là où l'histoire de l'île se perd dans la brume, il y a des marins grecs de l'Antiquité, des Phéniciens et des Juifs de Babylone. Tous se dirigeaient vers Jerba, et - maintenant cela devient clair - en repartaient aussi. Un ami tunisien, lui-même Jerbien et homme d'affaires ayant réussi, me posa en passant la question suivante : « Avez-vous remarqué qu'il n'y a absolument aucun vrai Jerbien au sens d'indigène de longue date ? Ils viennent de toutes les directions possibles, de la Tunisie profonde, de Libye, s'acclimatent pendant quelques générations, deviennent de vrais Jerbiens, puis s'en vont de nouveau ! »

Une dimension historique s'ouvre-t-elle ici qui supporte la comparaison avec les minorités de Lüthy qui passaient de leurs pays frappés par la Contre-Réforme ou par les pogroms juifs dans les pays protestants « purs » ? Il me semble presque en être ainsi. Presque tous ceux qui immigraient à Jerba étaient des persécutés politiques ou religieux. Ils fuyaient l'oppression dans leur pays d'origine et arrivaient à Jerba avec une ardeur au travail accrue. Bientôt, on se rendait compte que l'île, à cause de ses possibilités économiques limitées tant au point de vue agricole qu'aux autres points de vue, ne pouvait offrir un refuge de masse. Elle n'était pas faite pour cela. Les fugitifs, auxquels elle avait offert un abri, étaient tôt ou tard obligés de fuir de nouveau, non plus cette fois devant un ennemi ayant figure humaine, mais parce que vivre sur l'île était irréalisable. Mais leur conscience de minorité, qui les poussait à des réalisations au-dessus de la moyenne, leur restait acquise, et ils firent définitivement leurs preuves là où les possibilités réelles de développement rejoignaient la tolérance qu'on leur accordait. Peut-être ceci

leur était-il facilité par le fait qu'ils avaient, il est vrai, débarqué sur l'île à une période quelconque en tant que Juifs, Berbères, Grecs, Arabes, Espagnols, Turcs, Maltais et Français, ils la quittaient en tant que Jerbiens à part entière et, par là, en tant que citoyens tunisiens islamisés.

C'est ici, sans aucun doute, que se trouve la différence déterminante avec ce qui s'est passé pour les Mzabites en Algérie. Eux aussi se fixèrent en réfugiés, en secte persécutée, dans l'inhospitalière vallée du Mzab. Mais ils formèrent bloc d'une certaine manière, avec les maisons en forme de boîte qu'ils construisirent là-bas. Et, à part ces quelques artisans juifs venant de Jerba qui s'infiltrèrent goutte à goutte dans le Mzab vers la fin du Moyen-Age, aucune autre population ne pénétra parmi eux. Ainsi le Mzabite est devenu un vrai Mzabite, c'est-à-dire que son domicile « éternel » est Ghardaïa ou Beni Isguen ! Il lui manque cette mobilité intérieure si propre aux Jerbiens, il lui manque de pouvoir à tout instant se mettre en route pour n'importe où, dès que les circonstances l'exigent.

Ou bien est-ce l'éternel contraste entre existence dans le désert et existence insulaire qui a si exclusivement favorisé les Jerbiens ?

II. JALONS POUR UNE NOUVELLE RECHERCHE

« Recherche inachevée ! » - Pourquoi ? C'est d'abord un constat propre à toute épistémologie scientifique, que Claude Lévi-Strauss résume quelque part dans les *Tristes Tropiques* :

« Dans quelques centaines d'années, en ce même lieu, un autre voyageur, aussi désespéré que moi, pleurera la disparition de ce que j'aurais pu voir et qui m'a échappé » (26).

Si je devais refaire, aujourd'hui en 1985, une étude sur les Jerbiens, je prendrais, bien entendu, mon travail de 1970

(26) Claude LEVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, Paris, 1955.

comme carnet de route, mais je m'arrêteraïdavantage devant certains facteurs qui, à l'époque, m'avaient échappé en partie ou qui sont carrément nouveaux.

Ce qui m'a échappé : disons, ce ne sont pas des choses qui m'avaient fait faux bond totalement ; mais j'avais peut-être mal perçu leur portée pour une compréhension sociologique approfondie du phénomène jerbien, soit sur l'île même soit ailleurs.

Primo : Les influences socio-culturelles multiples, en dehors des deux grands courants dominants en Tunisie, à savoir le courant arabo-musulman et le courant franco-occidental. A Jerba, les habits traditionnels chez les hommes et chez les femmes renvoient à plusieurs autres horizons. Les grands chapeaux de paille que portent hommes et femmes et que l'on ne trouve, en Tunisie, nulle part ailleurs, rappellent un genre de *sombrero* mexicain. Même observation pour les vêtements féminins riches en couleurs vives, notamment chez les femmes des agglomérations à l'intérieur de l'île. Et les dessins qui se trouvent sur les couvertures en laine, également hautes en couleurs, rappellent de façon surprenante ceux que nous connaissons des civilisations aztèques et inkas de l'Amérique Centrale d'avant la conquête espagnole. Qu'une hypothèse de travail soit donc permise. Les conquérants espagnols avaient occupé l'île de Jerba justement à une époque située très peu après les grandes expéditions maritimes vers l'Amérique Centrale. Les navires espagnols auraient pu amener hommes et marchandises de l'autre rive de l'Atlantique jusqu'à Jerba. Les équipages des bateaux espagnols, des esclaves peut-être, des vaincus sûrement, n'auraient-ils pas été, du moins en partie, indiens ? Ce qui expliquerait peut-être le maintien de ces dessins étonnamment hispano-indiens sur les produits de laine fabriqués dans l'île et notamment par les femmes traditionnelles dont la mémoire collective remonte à des siècles et auprès desquelles le savoir-faire se transmet, de mère en fille, jusqu'à nos jours.

Secundo : Il existe sur l'île de Jerba un côté gréco-latin peu exploré. Il y a des régions entières de l'île qui renferment, ensevelis par des couches de terre successives, des vestiges romains et même peut-être des vestiges antérieurs à l'époque romaine. Nous en savons peu. Or, Jerba avait, jusqu'à une date récente, sa petite colonie de pêcheurs grecs qui y vivaient depuis des siècles et dont témoigne une minuscule église orthodoxe, aujourd'hui désaffectée, près du port de Houmt-Souk. Un de ces Grecs, Christo Thalassitis, fut encore mon interlocuteur, baroque d'apparence, dans les années 1967-68. Durant son temps libre, il caressait, maints verres de pastis à l'appui, une théorie bien à lui, selon laquelle les mers entourant Jerba auraient été bel et bien l'endroit de l'ancienne Atlantide. Il y a chez nombre de Jerbiens des bribes de souvenirs collectifs vagues évoquant des rapports intenses et vivants avec la Grèce antique ou moyenâgeuse, par des activités de navigation et de pêche. Un terrain totalement inexploré.

Tertio : Le Judaïsme nord-africain possède son haut-lieu à Jerba dans la Ghriba, cette synagogue *probablement* vieille, dans ses fondements, de 2.500 ans, lorsque des réfugiés juifs vinrent s'installer à Jerba en provenance de Babylone. Ces Juifs, aujourd'hui un peu plus de mille personnes, vivent je dirais d'une façon tout à fait biblique, et cela jusque dans les aspects vestimentaires, surtout chez les femmes. Ce qui impressionne par ailleurs : une entente parfaite entre Juifs jerbien et Musulmans qui forment la population majoritaire de l'île. Un petit reportage-photo publié récemment dans un hebdomadaire tunisien ne fait qu'effleurer les dimensions ethno-sociologiques qui s'ouvrent derrière ce monde des Juifs jerbien (27). Je pourrais également parler des Maltais et des Turcs qui ont laissé leurs traces ethniques et culturelles sur l'île. Tout cela me conduit à l'hypothèse que le Jerbien de 1985

(27) Wolfgang Slim FREUND, « Jerba la douce : rencontre avec les 'gens du livre' », *Réalités* n° 37 (13 juil. 1984), p. 18-21.

est très certainement un être multicolore, stratifié de haut en bas en ce qui concerne sa texture ethnique et culturelle. D'où probablement cette susceptibilité, cette ouverture d'esprit à l'égard d'autres modes de vie et la faculté de prendre racine partout dans le monde si nécessité il y a.

Quarto : Jerba possède une tradition musicale bien particulière. On y joue de la cornemuse, et il s'agit exactement, à quelques nuances près, du même instrument que celui qu'on utilise en Écosse. Mais pas seulement l'instrument ! Les airs et les rythmes aussi se ressemblent. Les Jerbiens sont-ils alors des Écossais qui s'ignorent, ou bien les Écossais sont-ils des Jerbiens inconnus ? L'avarice écossaise, pour autant qu'elle soit réelle, ce qui est loin d'être prouvé, est-elle une attitude bâtarde de l'économie-centrisme de la pensée jerbienne ? L'imagination sociologique peut paraître insolite, mais restera légitime tant qu'elle ne confondra pas hypothèses et connaissances acquises.

Quinto : Il y a des communautés complètement noires à Jerba, surtout du côté de Midoun. Ce sont les descendants d'anciens esclaves d'Afrique, puisque jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle Jerba fut le point terminal d'une route caravanière débutant en Afrique occidentale et traversant tout le Sahara pour aboutir au port de Jerba très actif à l'époque dans le domaine du commerce intra-méditerranéen. Ce volet africain de Jerba, ethniquement toujours présent, invite aussi à la recherche et au questionnement *sine ira et studio*.

Tout ceci n'est pas nouveau et j'en avais déjà parlé, du moins superficiellement, dans mon travail de 1970. Or, j'approfondirais aujourd'hui bien davantage ces éléments dans une recherche remise sur le tapis. Mais je voudrais passer maintenant à certaines données nouvelles susceptibles de modifier considérablement l'analyse sociologique du phénomène jerbien.

1. *La démographie*. Durant de longues décades du 20^{ème}

siècle, le nombre des habitants de Jerba fut plus ou moins stable, tournant autour de 50.000. Ce chiffre a doublé depuis vingt ans, la croissance la plus rapide s'étant manifestée durant les toutes dernières années seulement. Le visiteur de Houmt-Souk, le chef-lieu de Jerba, constate avec effroi, sinon avec horreur, ce nouveau méli-méla, les bousculades dans les rues jusqu'à il y a quelques années parfaitement calmes. Et l'oeil averti comprendra que Jerba est devenue à nouveau *une terre d'immigration*. Il y a incontestablement de nouveaux immigrés à Jerba. Ils ouvrent des commerces de toutes sortes, inondent les métiers de services dans les hôtels et les restaurants touristiques. Ils viennent d'où ? Pour utiliser une tournure légèrement britannique, je dirais qu'ils viennent « from the continent ». Ils viennent de toute la Tunisie : hommes d'affaires, mais aussi main d'oeuvre, aventuriers et personnel du secteur touristique. Tous, à des degrés différents, espèrent trouver une manne facile provenant du nouveau mouvement touristique. Le tourisme de masse est en train de modifier, en profondeur, la démographie de Jerba. Il faudra s'interroger sur les conséquences multidimensionnelles de ce changement démographique, social, économique et culturel en cours. Les Jerbiens de souche commencent à se sentir marginalisés par ces nouveaux « faux Jerbiens » venus de loin.

2. *L'habitat*. Dans le même ordre d'idées, je constate qu'une architecture sauvage et inesthétique est en train de pénétrer de partout l'île. Si jusqu'à une date récente l'architecture jerbienne avec ses *menzels* uniques dans leur beauté et leur fonctionnalité, parfaitement adaptés aux matériaux de construction disponibles dans l'île et à l'environnement, fut préservée de façon rigoureuse, force est de constater que les aventuriers de la construction rapide et présumée bon marché sont sur le point d'envahir l'île et peut-être de l'abîmer pour toujours au plan architectural. Le cri d'alarme devrait avoir un retentissement à la mesure de la catastrophe esthétique-architecturale, et par là socio-humaine, qui se prépare.

3. *Le tourisme*. C'est un autre facteur très important (et virulent) affectant le profil humain de Jerba. J'en ai parlé à maintes reprises, et particulièrement lorsque je m'exprimais en français (28). Loin de vouloir polémiquer contre le fait touristique comme tel - d'autres l'ont fait avec beaucoup plus de compétence parfois (29) -, je rappelle néanmoins cette vérité déjà admise que les retombées économiques, sociales et culturelles sur les anciennes structures familiales à Jerba même ne sont pas toujours des plus constructives. « Les sociétés de loisirs » - et de loisirs pas toujours très innocents - qui forment, en été surtout, l'univers touristique de Jerba et d'autres lieux « privilégiés » en ce sens en Tunisie, commencent à pénétrer, à irriter un milieu traditionnel qui jusqu'à présent a su se préserver d'une rupture trop brusque et par conséquent dévastatrice avec son passé, avec sa mémoire collective jusqu'à présent intacte. Aujourd'hui l'attaque est menée tambour battant et l'on ignore la qualité de ce contrat avec l'avenir. Une interrogation scrupuleuse vis-à-vis des options retenues serait, à mon avis, de mise.

4. *Les Juifs encore*. Là aussi du nouveau est à signaler. La communauté israélite de Jerba devait tomber, dans un lent mouvement migratoire, de 4.300 personnes en 1946 jusqu'en dessous de 900 individus vers le milieu des années 70. Or, il y a surprise : les Juifs de Jerba se stabilisent « à la hausse » depuis deux ou trois ans déjà, et ils comptent aujourd'hui de nouveau 1100 personnes environ. Ces « rémigrants » viennent en partie - fait curieux - d'Israël, où pas très loin de Tel-Aviv les « anciens de Jerba » avaient essayé

de constituer une nouvelle Jerba respectant jusque dans les moindres détails les us et coutumes de la terre d'origine. Ce fut probablement cette fidélité extrême (et très jerbienne) à la tradition ancienne (dont Israël doit être peu friand) qui a permis à nombre d'entre eux de ré-abandonner pour la terre d'origine bien connue une « Terre Promise » peu rassurante. Phénomène que l'on observe d'ailleurs aussi au sein de la communauté juive du Maroc. Il s'agit là, pour le sociologue des migrations méditerranéennes, d'un sujet passionnant.

5. *Les nouvelles persécutions et leur impact*. J'avais essayé d'expliquer que les « protestants de l'Islam » ont peu contribué à l'essor économique des Jerbiens, contrairement aux suppositions un peu rapides du sociologue très occidental que j'étais à l'époque. Mais j'avais par contre retenu une autre motivation pour toutes sortes de succès économiques collectifs : l'état de réfugié politique et/ou religieux. Aujourd'hui plus que jamais le monde arabe et musulman est affecté par de nombreuses migrations qui sont l'effet direct de persécutions religieuses ou politiques. Je pense aux Iraniens en Europe et aux États-Unis qui avaient fui d'abord une monarchie mégalomane et totalitaire, qui fuient aujourd'hui une certaine manière de vouloir mettre la religion, de façon très exclusive, au service de la chose publique. Il y a d'autre part les Palestiniens qui, Musulmans et Chrétiens confondus, se constituent en réfugiés (pays arabes du Golfe, Europe, États-Unis) pour d'autres persécutions et spoliations. Ces Iraniens et Palestiniens déplacés font preuve, dans leur pays d'accueil, exactement des mêmes attitudes professionnelles et sociales que les réfugiés juifs ou protestants de la Réforme et de la Contre-Réforme, que les Jerbiens qui se sont exilés de leur île d'origine. Pour le dire en termes américains : « they are better ». Ils excellent dans les activités qu'ils ont choisies. C'est ainsi que je vois l'utilité d'une réflexion sociologique sur les Jerbiens. Leur cas bien connu permet une lecture actualisée pour d'autres phénomènes sociaux identiques qui sont en cours ou en gestation.

(28) Wolfgang Slim Freund, « Le tourisme à Jerba. Répercussions sociales », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, Actes du II^{ème} Congrès International d'Études Nord-Africaines, Aix-en-Provence, num. spécial 1970, p. 263-272 ; « Les dangers du tourisme à la tunisienne », in *Jeune Afrique*, n° 542 (mai 1971), p. 6-7 ; « Tourisme et ruralité : le cas de la Tunisie », in *Revue Suisse de Sociologie*, n° 8 (1982/1), p. 87-108.

(29) Je cite deux études dignes d'intérêt dans ce contexte : Hermann WARTH, « Macht dieses Land nicht kaputt - Angemessener Tourismus als Aufgabe der Entwicklungszusammenarbeit », in *Die Dritte Welt*, n° 9 (1981), p. 178-193 ; Pierre ROSSEL, *Tourisme et Tiers-Monde : un mariage blanc*, Lausanne, 1984.

6. *Le nouveau Jerbien*. Celui de 1985 n'est plus du tout (ou n'est plus exclusivement) le petit épicier du coin à travers la République Tunisienne ou certains arrondissements de Paris. Les Jerbiens ex-épiciers ont très souvent fait fortune, grande fortune et se sont dissous littéralement dans le corps national de la jeune république ; aujourd'hui nombreux, très nombreux, les Jerbiens que l'on retrouve en tant que médecins, avocats, hommes de lettres, universitaires, chefs d'entreprise. Et ils sont restés très fidèles à eux-mêmes. Pleins de mobilité, prêts à tenter l'aventure, à accepter le risque calculé, ils se sont jetés les bras ouverts dans la modernité. Déjà les anciens contrôleurs civils français du Protectorat devaient constater que les petits Jerbiens apprenaient leurs leçons à l'école beaucoup mieux que les Tunisiens du « continent ». Les Jerbiens diront ceci : « C'est normal, puisque nous mangeons tellement de poisson, et le poisson c'est bon pour la matière grise... ! » Le sociologue sympathisera mieux avec une autre explication : les fonctionnaires français de l'époque avaient constaté que la monotonie de la vie insulaire incitait justement les petits Jerbiens à consacrer toute leur énergie aux études, comme une sorte de passe-temps, comme unique passe-temps au cours des longs après-midi et soirées d'une île calme et touchée seulement par le bruit des vagues sur les côtes ou du vent sur les palmiers.

Mais revenons encore sur ce phénomène des « Jerbiens à succès » qui depuis dix, quinze ans commencent à faire souche, à tous les niveaux de la vie nationale, dans la société tunisienne moderne. Il est sociologiquement extrêmement intéressant d'observer comment dans une société en gestation, en mutation, en transformation, les représentants de différentes régions, toujours conscients de leurs particularités respectives, finissent par découvrir en eux-mêmes et au service des autres des solidarités et des engagements plus vastes dépassant le cadre étroit de la région d'origine, tels les Jerbiens de Tunisie. Il y a vingt ans seulement, beaucoup d'autres Tu-

nisiens ne voyaient dans le Jerbien que le petit boutiquier du coin qui sentait la harissa, l'ail et l'huile rance, ou, pire encore, le représentant d'une fraction de la nation tunisienne qui, au lendemain de l'Indépendance, devait même se rendre suspecte quant à sa loyauté fondamentale vis-à-vis du projet de société de Bourguiba (30).

Aujourd'hui, en 1985, ces hésitations du sud vis-à-vis du nord appartiennent à l'histoire. Être Jerbien en Tunisie équivaut maintenant à un titre de noblesse. Le Jerbien a fait, et largement, les preuves de son savoir-faire, de sa loyauté, de son patriotisme, de sa résolution de participer à part entière au projet de société que la Tunisie a fait sien. Une sociologie des Jerbiens, ré-écrite maintenant, doit en tenir compte.

Mai 1985

Résumé

Intéressé depuis les années 1967 à une étude sociologique de la population de Jerba, l'A. fait part de son évolution dans l'usage des modèles sociologiques à utiliser. Traduisant de l'allemand un texte datant de 1970, il y expose les raisons qui l'ont porté à mettre en doute la validité des catégories de Weber pour rendre compte des succès économiques des commerçants jerbiens. Dans une deuxième partie, il indique les principaux jalons qui, à son avis, invitent à élargir le débat pour une saisie sociologique plus objective du phénomène jerbien.

ملخص

يهتم المؤلف - منذ السبعينات - بدراسة اجتماعية عن سكان جربة . ويعرفنا في هذا الفصل بالتطور الذي حصل له فيما يتعلق بالنماذج الاجتماعية التي يمكن استعمالها، وقد ترجم من اللغة الألمانية نصاً يعود تاريخه إلى سنة 1970، ويعرض فيه الأسباب التي دعت إلى الشك في صحة نظرية الاصناف حسب « فيبر » (Weber) ليعرفنا بالنجاح الاقتصادي الذي أحرزه تجار جربة، ويشير - في القسم الثاني من الفصل - إلى أهم العلاقات التي تدعونا - حسب رأيه - إلى توسيع الحوار حتى نفهم من الوجهة الاجتماعية بأكثر موضوعية هذه « الظاهرة الجربية ».

(30) Je fais allusion au mouvement séparatiste de Salah Ben Youssef (jerbien). Voir aussi le chapitre « Der Fall Salah Ben Youssef » (Le cas de Salah Ben Youssef) dans mon étude allemande, p. 11-17.